



Cerveau & Psycho

PEUT-ON ÊTRE ADDICT
À LA NOURRITURE?

Changement climatique, transition, grands projets...

NÉS POUR S'ENTRAIDER

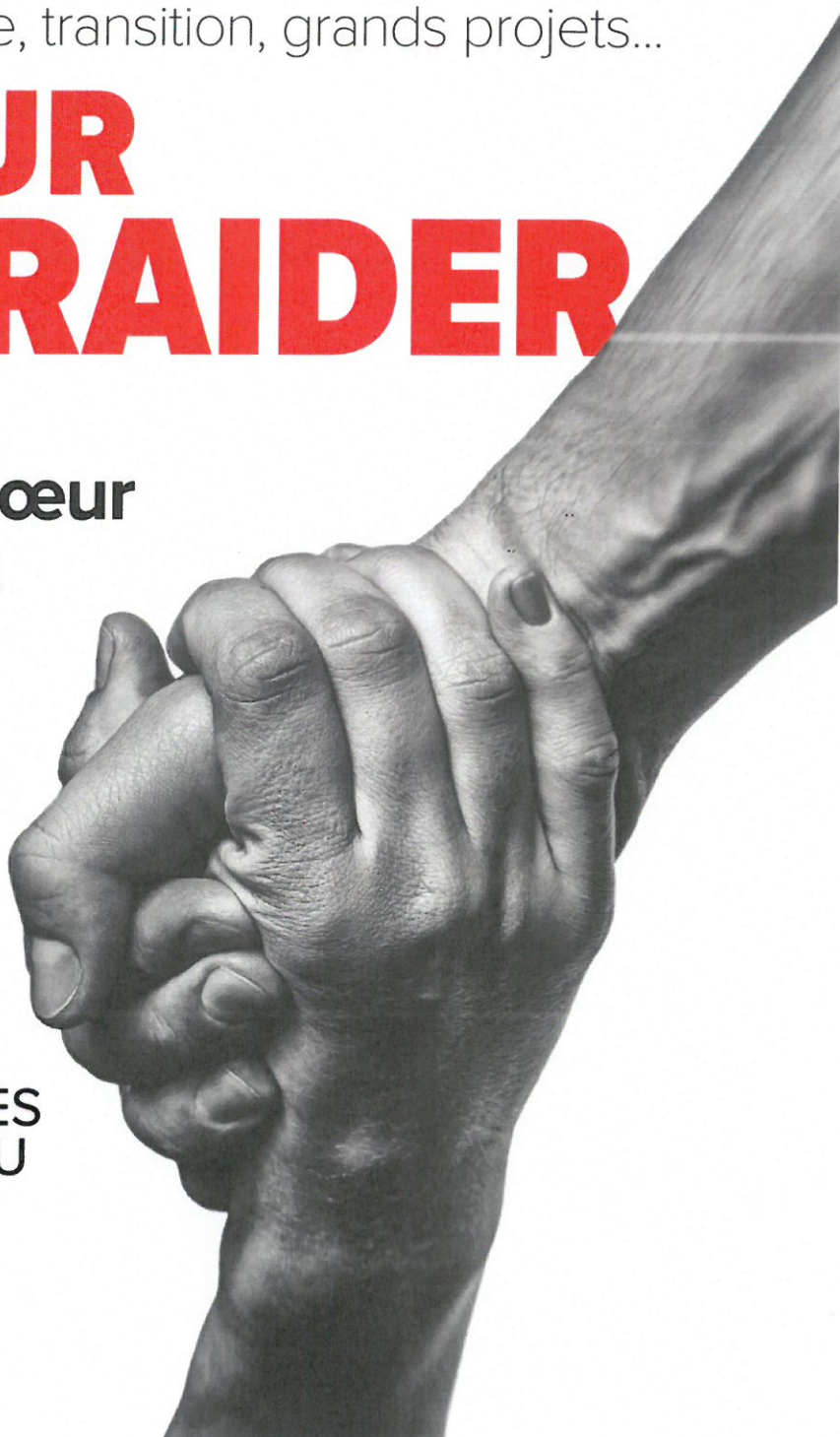
L'instinct de
coopération au cœur
de notre cerveau

APPRENTISSAGE
FAIRE DE SA CURIOSITÉ
UNE ALLIÉE

PSYCHIATRIE
LES TCC, EFFICACES
CONTRE LA SCHIZOPHRÉNIE

ADOLESCENCE
QUAND LES HORMONES
MONTENT AU CERVEAU

CRÉATIVITÉ
COMMENT ORIENTER
LES PENSÉES VAGABONDES





Par Guillaume Dezecache, maître de conférences HDR en psychologie à l'université Clermont-Auvergne et membre du Lapsco, laboratoire de psychologie sociale et cognitive.

L'HUMAIN, CHAMPION DE L'ENTRAIDE

- Confrontés au danger, nous nous montrerions coopératifs plutôt qu'individualistes. Ce réflexe
- hérité de l'évolution de notre espèce pourrait se révéler utile face aux menaces de l'avenir. Des découvertes récompensées par le prix Ribot de psychologie scientifique, dont « Cerveau & Psycho » est partenaire.

EN BREF

● Selon une vision ancienne, face au danger extrême, ce serait « chacun pour soi ».

● De récents travaux de recherche menés auprès des victimes du Bataclan en 2015 révèlent au contraire une prédominance de comportements d'entraide en cas de menaces vitales, tout en précisant les facteurs susceptibles de les favoriser.

● Cette nouvelle vision des groupes permet de voir sous un angle nouveau la perspective de crises intenses d'accès aux ressources, comme l'eau, notamment dans un contexte de bouleversement climatique futur.

Nous sommes le 14 juillet 2043.

La France vient de connaître sa plus grave sécheresse depuis une décennie. Les arrêtés et lois pris pour réduire l'usage de l'eau n'ont rien pu empêcher. L'eau du robinet est coupée dans toute l'Île-de-France. En ce jour de fête nationale, le traditionnel feu d'artifice est annulé. Des camions-citernes sillonnent Paris. Rue par rue, arrondissement par arrondissement, les habitants sont appelés à venir se servir en eau pour la semaine à venir. Il faut se dépêcher : certains viennent avec plusieurs bidons. Mais malgré un rationnement fixé à cinq litres par foyer, les effectifs de distribution de l'eau sont rapidement débordés pour contrôler les identités. Très vite, chacun joue des coudes pour passer devant les autres. Des échauffourées éclatent.

Scénario catastrophiste, dérive apocalyptique, vision délibérément noircie de la réalité ? Espérons-le. Mais avec le changement climatique en marche et le risque aggravé et avéré de sécheresses qui l'accompagne, cette réalité pourrait être la nôtre dans les années à venir.

Cette description est en tout cas proche de ce que peuvent vivre nos concitoyens du département de Mayotte à l'heure où j'écris ces lignes. En raison des graves anomalies de précipitations des derniers mois, des « tours » d'approvisionnement en eau ont été mis en place. Les habitants ne peuvent se ravitailler qu'un jour sur trois... D'autres mesures d'urgence (acheminement par bateau, distribution à des populations vulnérables, accès permanent pour les établissements scolaires et de santé) n'ont pas suffi à normaliser la situation. Au-delà du risque immédiat de déshydratation, les conséquences

sanitaires à plus long terme, telle l'émergence de maladies à transmission hydrique (choléra, dysenterie, fièvre typhoïde, poliomyélite), sont à craindre. Et Mayotte doit tenir : la saison des pluies n'est pas attendue avant le mois de décembre.

LA THÉORIE DE L'ÉGOÏSME RATIONNEL

Alors la question se pose : dans de telles conditions, quelle peut être la réaction de citoyens assoiffés si un convoi d'eau arrive sur la route du village ? Attendre patiemment son tour, ou tenter à tout prix de s'approprier le maximum de ressources, au mépris des autres ? Pour préserver leur survie et espérer un jour se reproduire, nos ancêtres ont sans doute dû penser à eux-mêmes, cherchant à se garantir un accès minimum à la ressource fondamentale. En fait, nous ne serions pas là s'ils n'en avaient pas été capables. Nous sommes nécessairement les descendants d'organismes qui, face à ce dilemme social (se servir ou laisser autrui le faire), ont agi pour leur propre compte. On peut même imaginer que nous sommes les descendants d'organismes qui ont non seulement cherché à se servir d'abord, mais ont aussi réussi à accumuler pour s'assurer un accès pérenne aux ressources. Lorsque l'eau manque, elle viendra encore sans doute à manquer dans les jours qui suivent...

C'est ce que l'on peut supposer *a priori*, mais qu'en est-il dans les faits ? Que se passe-t-il réellement quand les personnes sont confrontées à un événement critique pour leur survie ? Il reste délicat d'aborder cette question avec les outils classiques de la psychologie expérimentale : difficile d'imaginer monter une expérience plaçant délibérément des individus en situation de pénurie d'eau ou d'alimentation pour observer leur comportement. Éthiquement impensable...

Si ces circonstances sont impossibles à recréer en laboratoire, une façon de tenter de répondre à la question consiste à étudier des situations réelles où des humains ont dû affronter un manque drastique de ressources, ou une menace directe pour leur intégrité physique ou leur survie.

PRIX THÉODULE-RIBOT

Ces travaux ont été récemment récompensés par le prix Théodule-Ribot, attribué par le Comité national français de psychologie scientifique.

En partenariat avec **Cerveau & Psycho**

Cerveau
& Psycho

N° 160 - Décembre 2023

••• Qu'attendons-nous de la «nature humaine» en de telles circonstances? Comme le montre Sergueï Eisenstein dans la fameuse scène des marches d'Odessa du film *Le Cuirassé Potemkine* (1925), la foule prise pour cible sur l'immense escalier de la ville par les soldats de la garde armés de fusils succombe à la panique. Les hommes et les femmes semblent alors mus par une peur insurmontable et le besoin irréprensible de s'éloigner au plus tôt et au plus loin de la source du danger, même si pour cela ils doivent compromettre la sécurité des autres. Cette réaction de survie individuelle forcenée met à mal l'idée d'un lien social fondamental, même celui qui peut exister entre deux amis proches. C'est en effet ce que nos représentations classiques du comportement des personnes en situation de manque tendraient à nous indiquer (voir l'encadré page ci-contre).

FAIRE LA QUEUE DANS UNE TOUR EN FLAMMES

Or les observations de terrain brosent un tableau quelque peu différent. En 2005, les psychologues Rita Fahy et Guylène Proulx ont publié une étude dans laquelle elles ont épluché des témoignages des survivants des attentats du World Trade Center, à New York. On découvrait ainsi ce qu'ils avaient vécu au moment où ils étaient pris dans l'enfer des tours en feu. Selon une majorité de témoignages, les gens étaient comme relativement «calmes». Bruno Dellinger, chef d'entreprise français qui travaillait alors dans l'enceinte du World Trade Center, raconte dans son livre *World Trade Center, 47^e étage* (2002),

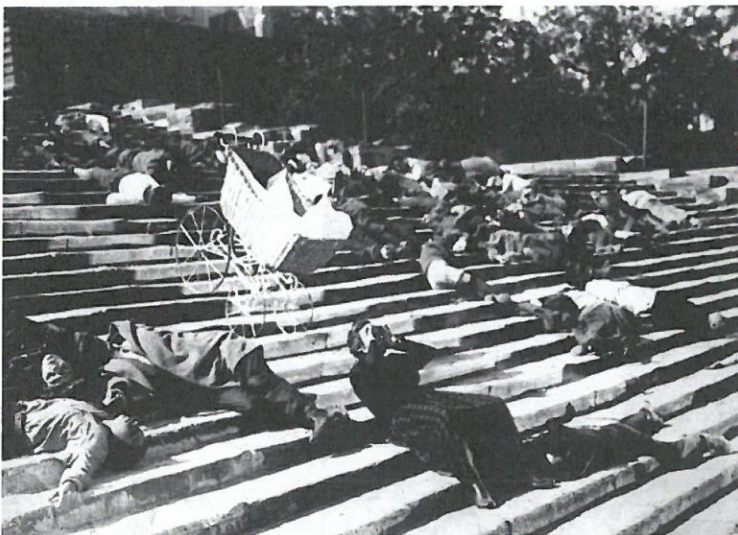
Dans la scène du landau du film *Le Cuirassé Potemkine*, une foule prise pour cible par les soldats cède à la panique et à la loi du chacun pour soi. Une vision qui ne serait pas représentative du comportement humain.

que les personnes prise au piège descendaient les escaliers avec régularité pour évacuer l'immeuble, et que pendant ce temps s'engageaient des discussions sur des «dossiers en cours et des résultats sportifs». Évidemment, la peur est là. Mais elle n'a pas mené, dans ce cas précis, à une lutte pour la survie. Au contraire: les gens ont fait ce qu'il y avait de plus rationnel – évacuer les lieux le mieux possible.

Ainsi, non seulement la «panique de foule» serait un phénomène plutôt rare, mais à l'inverse la coopération serait de son côté primordiale. À propos des attentats du métro de Londres le 7 juillet 2005, le psychologue John Drury et ses collègues ont mis en évidence une solidarité omniprésente juste après l'explosion. On se reconforte, on cherche à extraire les survivants des débris, on donne de l'eau à celles et ceux qui en ont besoin. Là encore, la peur règne, mais elle n'empêche ni calme, ni entraide. La lutte pour la survie existe, oui. Mais elle est collective. On ne se bat pas pour soi, mais pour le groupe.

LES NORMES SOCIALES RENDENT-ELLES ALTRUISTE ?

Évolutionniste de formation, j'avais au début pas mal de difficultés à croire à ces histoires d'individus coopératifs face au danger. Nous le savons depuis les travaux du biologiste Richard Dawkins: les êtres vivants – humains compris – sont essentiellement des véhicules pour des gènes qui cherchent à se répliquer. En présence de personnes n'ayant aucun lien de parenté avec nous (et ne partageant donc aucun de nos gènes), pourquoi prendrions-nous le risque de détruire



Traditionnellement, le comportement des foules a été décrit comme destructeur et aveugle. La théorie de l'évolution pourrait laisser croire que face au danger, c'est chacun pour soi.

nos propres gènes si cela ne permet même pas de perpétuer une partie de ces mêmes gènes chez un autre ? On peut comprendre que des gènes qui poussent un parent à se sacrifier pour son enfant assurent leur propre perpétuation, puisqu'ils sont aussi présents en partie chez l'enfant ; mais entre deux individus ne se connaissant ni d'Ève ni d'Adam, ce mécanisme ne fonctionne pas : des gènes qui inciteraient à se comporter de façon désintéressée avec des inconnus seraient vite éliminés de la population.

Les explications qui étaient alors disponibles ne m'aidaient pas à y voir beaucoup plus clair. Une théorie classique, proposée par le sociologue Norris Johnson en 1987, soutenait que c'est par la force des normes sociales que les individus continuent à s'entraider. Les normes qui régissent la vie dans l'espace public prévalent toujours, car la présence du danger ne les efface pas. Si l'on veut encore aider les personnes les plus vulnérables, et si l'on ne pousse pas quelqu'un pour accéder plus vite à la sortie, c'est que cela ne se fait tout simplement pas ! Mais d'autres situations nous montrent que cet argument ne tient pas : une personne qui vole à l'échalote pour ne pas mourir de faim, comme Jean Valjean dans *Les Misérables*, n'hésite pas à enfreindre les normes sociales pour survivre – alors, pourquoi cette même personne ne le ferait-elle pas si elle est à deux doigts de se faire dévorer par les flammes ?

UN RÉFLEXE ANCESTRAL DE GROUPEMENT

En 2005, le biologiste Anthony Mawson avança une hypothèse qui me semblait plus convaincante, car elle faisait réellement appel à notre passé évolutif. Il défendait l'idée que devant un péril nous cherchons la proximité de lieux, de personnes ou de comportements qui nous sont familiers, car rassurants. Souvent, ce lieu « refuge » est la mère. Plus tard, nous nous sentons en sécurité auprès de la personne qui partage notre vie ou à notre domicile. Et de façon générale, nous privilégions d'abord le contact social, par un mécanisme d'affiliation et de réassurance. En 2017, avec mes collègues Julie Grèzes et Christoph Dahl, nous avons étudié des centaines de photos de participants à une étude dans une « maison hantée » en Californie. Il en ressortait que dans un contexte effroyable leur réaction prédominante était la recherche du contact physique, plutôt que la fuite individuelle. Cela dit, cette observation n'est pas tout à fait satisfaisante. Elle explique pourquoi nous cherchons la proximité sociale et physique, mais pas pourquoi nous aidons les autres.

GUSTAVE LE BON : FOULE PAS TRÈS SENTIMENTALE

L'idée selon laquelle la panique s'emparerait des personnes en situation de péril extrême (voire simplement imaginée) a une longue tradition historique, comme le montrait le médecin militaire Louis Crocq dans son ouvrage sur les dites *Paniques collectives* (2013). Dans son livre fondateur *Psychologie des foules*, Gustave Le Bon développait dès 1895 la théorie que la foule peut prendre le contrôle sur l'individu par un mécanisme de suggestion et de contagion, ce qui fit florès chez des instructeurs militaires français et états-uniens désirant éviter les mouvements de panique et les phénomènes de dissolution de troupe parmi leurs soldats. S'il est maintenant largement entendu que l'ouvrage de Gustave Le Bon repose sur des fondements scientifiques extrêmement discutables et des positions politiques réactionnaires, ses vues ont conservé une influence durable.

Enfin, une dernière explication est celle qu'a apportée le psychologue John Drury, en 2018 : face au danger et au sentiment d'un sort commun, les individus se sentiraient faire partie d'un seul groupe, et agiraient selon des normes qui favorisent ce groupe.

Chacune de ces hypothèses a ses mérites. Et, prises individuellement, elles ont aussi leurs limites. Mais au moment où je commençais à m'intéresser à l'énigme de l'entraide dans un contexte de menace vitale, aucune ne m'apparaissait satisfaisante. Pour tout dire, ces nombreuses données qui célébraient la force du groupe en présence d'un danger m'ont laissé plus que perplexe. Elles semblaient s'attacher à célébrer la « vertu » de la foule en suivant des motifs plus idéologiques que scientifiques. Pour ma part, je ne voyais aucun mal à accepter l'idée d'une foule égoïste dans les situations critiques. Qui en voudrait à celui ou celle qui préfère sa propre survie à celle d'individus qu'il ne connaît pas ? Certes, il ne ferait pas preuve d'une grande vertu, mais il ne serait pas pour autant à blâmer. Ce serait trop demander à l'être humain.

DANS LE FEU DES ATTENTATS

À peu près au moment où je réfléchissais à ces questions en compagnie de mes collègues, les attentats du 13 novembre 2015 ont frappé Paris. Peu de temps après, le CNRS lançait un appel à recherches afin de mieux comprendre l'impact des attentats terroristes sur la société. Dans ce cadre, nous avons eu la chance de rencontrer 32 personnes qui étaient au Bataclan ce soir-là. En tout, 1 500 personnes assistaient ce soir-là au concert du ●●

L'HUMAIN, CHAMPION DE L'ENTRAIDE

•• groupe Eagles of Death Metal. Vers 21 h 40, trois hommes armés sont entrés dans la salle de concert et ont commencé à faire feu. Certaines des victimes avec lesquelles nous nous sommes entretenus étaient dans la fosse. D'autres étaient au balcon. Elles se trouvaient donc dans une grande diversité de positions : plus ou moins proches des terroristes, plus ou moins en capacité de s'enfuir vers les portes de sortie. Nous avons discuté avec ces 32 personnes sur la base d'un questionnaire qui revenait sur leur soirée dans l'enceinte du Bataclan, en cherchant à relever les comportements qu'ils auraient pu observer chez les autres et chez eux-mêmes. Ces deux angles d'étude sont importants, car en demandant à des personnes ce que les autres ont fait, les psychologues s'affranchissent d'un possible biais dit « de désirabilité sociale » : il peut être plus facile de témoigner d'un comportement individualiste chez les autres que chez soi-même...

Après avoir rassemblé plus de 400 narrations de ce que nous avons appelé des « épisodes sociaux » – à savoir des situations impliquant au moins deux personnes et où l'une adopte un comportement susceptible de modifier l'environnement immédiat de l'autre –, nous avons classifié ces épisodes en deux catégories : « supportif » (faire quelque chose qui bénéficie à l'autre, par exemple caresser les cheveux d'une personne pour la rassurer) ou « non supportif » (par exemple piétiner quelqu'un pour accéder à une sortie de secours) et avons analysé à quelle fréquence ils se produisaient en fonction de la proximité et de l'imminence du danger, ainsi que de la possibilité ou non de s'enfuir.

Les résultats nous ont d'abord permis de recenser un certain nombre d'actions non supportives. Une personne racontait ainsi que, après que les terroristes avaient commencé à tirer, c'était « chacun pour soi », il fallait « jouer des coudes pour sortir », « quitte à se bousculer les uns les autres ». Elle concluait aussi que c'étaient « les plus forts et les plus rapides [qui] sort[aient] ». Un autre rescapé nous a rapporté que certains se piétinaient les uns les autres pour éviter de se trouver à côté de la porte, et qu'il avait constaté des « blessures par écrasement et piétinement » à cause de ce comportement où chacun cherchait à « sauver sa peau ». En effet, disait-il, « quelqu'un qui panique, c'est impossible de l'arrêter ».

De quoi, à première vue, corroborer la thèse égoïste de la foule aveugle. Sauf que... en regardant les chiffres, les comportements « supportifs » étaient en moyenne trois fois plus fréquents, au sein des narrations livrées par nos interlocuteurs, que les comportements non supportifs. À titre d'exemple, nous avons entendu



parler de l'héroïsme d'un vigile, qui a cherché à protéger les autres en organisant un refuge dans une loge. Nous avons aussi appris que les blessés étaient souvent pris en charge, par exemple en donnant son vêtement pour couvrir celui qui avait froid. L'échange d'informations semblait constant, certains communiquant aux autres en continu les déplacements et actions des terroristes. Une personne nous a raconté que lorsqu'elle est « arrivée près de la pièce, des gens [leur] ont dit de ne surtout pas descendre les escaliers ». On pouvait aussi entendre quelqu'un annoncer « ils rechargent », lorsque les terroristes étaient à court de munitions, au risque de se faire soi-même repérer, mais permettant ainsi à d'autres de s'enfuir... Enfin, les victimes se sont coordonnées pour monter sur le toit du Bataclan. « Tout le monde attendait son tour, c'était dingue », nous confiait une des personnes que nous avons rencontrées.

Puis nous avons analysé la distribution de ces deux types de comportements dans des contextes où la menace était plus ou moins proche, et dans des circonstances où il était plus ou moins facile de s'enfuir. Nos résultats ont ainsi montré que la probabilité qu'un épisode soit supportif plutôt que l'inverse était fonction de deux facteurs : la possibilité de se sauver (la probabilité de comportement d'entraide est moindre lorsqu'une échappatoire se présente) et la proximité du danger (on devient moins supportif quand on est directement menacé, peut-être parce qu'on a moins d'occasions d'agir et qu'on doit éviter de se faire remarquer). Une

Au lendemain des attentats de Paris en 2015, des élans de solidarité ont vu le jour dans les rues. Mais dans le feu des attaques, les victimes s'entraidaient aussi.

Au Bataclan, les comportements d'entraide ont été trois fois plus fréquents, selon les témoignages des rescapés, que les comportements de survie individuelle.

réserve doit néanmoins moduler ces conclusions : nous ne pouvons entièrement exclure un biais méthodologique que nous aurions pu introduire, comme un biais de positivité par lequel les éléments plus positifs de la situation auraient été retenus par les participants.

ATTENTION : UN TERRORISTE AU BOUT DU COULOIR !

Loin d'avoir résolu notre énigme évolutionnaire, notre étude auprès des rescapés du Bataclan m'a donné de mieux prendre conscience de la difficulté d'étudier les comportements dans des circonstances extrêmes. Pour autant, quelques éléments nous ont permis de progresser.

Premièrement, analyser le comportement de personnes face à une menace, que celle-ci pèse sur leur sécurité ou sur leurs besoins vitaux en eau ou en nourriture, suppose de prendre en compte la multiplicité des postures dans lesquelles ces individus peuvent se trouver. Cela peut paraître trivial à première vue, mais la tendance à généraliser (qui est le but même du scientifique) risquerait de faire obstacle à une bonne compréhension du problème.

Sur ce plan, il s'avère que la tendance à coopérer et à se montrer prosocial dépend, d'après nos données, de deux facteurs : la proximité du danger et la possibilité ou non de s'y soustraire. Tout se passe comme si notre système cognitif sélectionnait parmi plusieurs options disponibles, en fonction de bénéfices immédiats pour la survie (sans exclure

entièrement l'influence des normes sociales et du sentiment d'affiliation à un groupe). Et il se pourrait bien que dans certains cas, devant un péril mortel, la voie du salut passe par le collectif. Dans de telles circonstances – notamment lorsqu'il est impossible de s'enfuir – le réflexe serait de faire bloc afin de maximiser nos chances de survie.

Ce type de réactions s'observe dans bien des contextes au sein du monde animal. Ainsi, un grand nombre d'espèces d'oiseaux attaquent des intrus en groupe, particulièrement chez des espèces qui vivent en colonie, comme les goélands, et défendent ainsi collectivement leur territoire, leurs ressources et leurs nids (pour avoir une idée de la force d'une nuée d'oiseaux, songez à ceux d'Alfred Hitchcock, dans son film culte). La défense de groupe peut prendre la forme d'une attaque, mais aussi d'une stratégie visant à créer la confusion chez un prédateur, comme c'est le cas chez des espèces de poissons formant des bancs, où un grand nombre d'individus se coordonnent et rendent difficile la capture de l'un d'entre eux. Dans ces cas de tels comportements collectifs, il devient bénéfique pour chacun de se joindre à la masse plutôt que de s'en détacher, ou de chercher à en bénéficier sans en payer les conséquences. Ainsi, un poisson qui ne fait pas partie du banc devient une proie facile, au point que les individus se conduisant de cette façon auraient été éliminés, sélectionnant mécaniquement le comportement d'agglutination du banc.

JE TE FAIS LA COURTE ÉCHELLE, TU ME FAIS LA COURTE ÉCHELLE...

Par ailleurs, un organisme qui ne participe pas à la défense collective lorsque celle-ci est nécessaire s'exposerait à subir de la part de ses congénères (cela reste une hypothèse) une forme d'ostracisme ultérieur, ceux-ci pouvant se montrer moins disposés à l'aider en cas de nouvelle menace. Chez les humains, ce type de rétroaction s'exerce par l'entremise de la réputation d'un individu : s'il a été coopératif en situation critique, on lui fait confiance à l'avenir et il retire aussi des bénéfices de l'action collective. S'il fait défaut, il sera livré à lui-même. Les humains choisissent attentivement leurs partenaires de coopération, et s'assurent de s'entretenir avec des individus fiables, comme l'ont notamment démontré mes collègues Jean-Baptiste André et Nicolas Baumard dans une série de travaux sur la coopération conditionnelle.

Je forme l'hypothèse que, chez l'être humain, il existe des mécanismes qui nous poussent, à un échelon comportemental simple, à chercher la ●●

••• proximité physique avec nos semblables lorsqu'il nous est impossible de nous soustraire à une menace, et ce afin de « confondre » la source du danger, potentiellement comme les poissons confondent le prédateur par leurs mouvements synchrones. De cette proximité physique émergent de nouveaux moyens de défense ou d'échappement, comme de se faire la courte échelle pour accéder au toit du Bataclan, stratégies qui ne sont rendues possibles que par la coordination de tous les membres. Cette propension à l'action collective aurait, sur les durées évolutionnaires de plusieurs centaines de milliers d'années, été payante pour nos ancêtres. Probablement même au point d'être sélectionnée : on ne proposera peut-être pas, tout simplement, la courte échelle à l'individu qui ne fait pas corps physiquement avec son groupe.

SÉCHERESSES ET CONFLITS HISTORIQUES

Progresser dans la compréhension des réactions collectives devant une catastrophe est essentiel. Non seulement pour mieux réagir à l'aggravation des risques naturels et des menaces mortelles (comme les tsunamis ou les inondations), mais plus largement afin de favoriser la coordination et préserver, en amont d'événements dramatiques, des ressources communes telles que l'eau. En ce sens, l'étude de la façon dont les espèces non animales prennent part à des formes de réponses collectives aux défis de leur environnement (comme la présence d'un prédateur) est riche d'enseignements. Ce genre d'étude comparative et naturaliste des stratégies collectives face au danger et au manque de ressources reste à ma connaissance peu fréquent, sans doute car il requiert une double casquette – formation en sciences humaines et sociales, mais aussi en biologie –, peu encouragée par le système de carrière universitaire classique. Mais cela peut changer !

Tout cela doit nous conduire à débarrasser le débat de sa connotation morale. S'il faut évidemment se montrer critique quant aux travaux archaïques sur la foule (on pense par exemple aux textes de Gustave Le Bon, largement invalidés par les connaissances sur la cognition et le comportement humains, mais toujours trop présents dans la tradition littéraire et philosophique), il faut pouvoir s'intéresser, en toute curiosité, à ce que des êtres humains peuvent faire dans des circonstances qui les mettent à l'épreuve, et à le faire sans les juger.

En tout cas, je vous prierai de ne pas me juger lorsque je viendrai me servir en eau potable le 14 juillet 2043. D'ici là, j'aurai eu l'occasion d'en apprendre encore davantage sur la façon dont les

humains réagiront à des pénuries de ressources essentielles. Pour l'heure, les conclusions des études scientifiques sur cette question laissent entrevoir une réalité plutôt sombre. Certains de mes collègues ont proposé que les catastrophes induisant une pénurie et leur aggravation dans le contexte du changement climatique seraient de nature à provoquer un effondrement sociétal, conséquence d'une concurrence sociale exacerbée pour accéder aux ressources vitales. Des précédents en sont l'augure : comment ne pas penser aux travaux suggérant un tel phénomène dans la société maya de la période classique entre les VII^e et IX^e siècles, poussée au bord de la ruine par le changement climatique, d'après sécheresses et de sanglants conflits politiques. Des recherches plus récentes ont émis l'hypothèse que les sécheresses de 2006 et 2007 en Syrie, en réduisant la productivité des cultures et du bétail, auraient entraîné des exodes massifs vers les centres urbains, formant le lit d'un conflit civil qui se généralisa en 2010. Une chaîne de causalité qui fait encore aujourd'hui l'objet de vifs débats dans la communauté scientifique.

Afin de progresser sur ce sujet, mes collègues et moi avons monté le projet *In Extremis*, qui va tenter de mettre en lumière ce lien causal en se penchant sur la psychologie des individus. Plutôt que de se concentrer sur les conflits eux-mêmes, qui ne sont finalement que la partie émergée de changements souterrains de la société, nous avons à présent l'intention d'évaluer un autre paramètre, la confiance sociale, dans des

Le comportement des poissons en bancs serait dicté par un impératif de survie : un poisson qui se détache du groupe est plus facilement repérable et se met lui-même en danger. En outre, les prédateurs attaquant les individus situés sur le bord du banc, chacun essaie de se replier vers le cœur de la structure, ce qui renforce sa compacité.



environnements marqués par les sécheresses. Par « confiance sociale », nous entendons la propension des individus à investir dans des interactions avec leurs semblables, le bénéfice qu'ils peuvent en retirer dépendant alors non seulement de leur propre façon d'agir, mais aussi du comportement et des décisions des autres.

QU'EST-CE QUE LA CONFIANCE SOCIALE ?

Pour comprendre ce qui peut favoriser la confiance sociale, nous nous intéressons à deux de ses composantes fondamentales qui sont la prise de risque et le temps long. En effet, accorder sa confiance présente un risque, car cela nous rend momentanément vulnérable. Imaginez que vous partagiez une information sensible avec un de vos collègues. Si vous le faites, c'est parce que vous comptez sur lui pour ne pas l'ébruiter et pensez que cette confiance ne se retournera pas contre vous. Et, deuxièmement, la confiance suppose de privilégier le temps long au temps court : prenez, dans une entreprise, un cadre qui passe du temps à former une jeune recrue ; il risque certes de voir partir ce nouvel élément une fois ses compétences validées, mais il pourrait aussi bénéficier d'un collaborateur idéal, compétent et reconnaissant, si cette personne venait à rester. La confiance fait ainsi appel à une capacité d'espérer un avenir meilleur, certes en mettant en péril sa satisfaction immédiate.

Évidemment, la confiance sociale est un avantage pour affronter les situations critiques, d'effondrement des ressources ou de leur privation. Mais rien ne garantit qu'elle tienne le choc lorsqu'elle se trouve confrontée à des perturbations profondes de nos conditions de vie. C'est pourquoi il importe maintenant d'étudier si le fait de savoir que des pénuries vont nous affecter est plutôt de nature à éroder ou à renforcer ces deux piliers de la confiance que sont la prise de risque et la priorité donnée au temps long. Si les gens se sentent menacés par des manques d'eau, leur réflexe pourrait être de se replier sur un comportement individuel, en faisant des réserves par exemple – minimisant ainsi le risque lié au partage –, et de se focaliser sur des avantages présents : pourquoi limiter mon accès à une ressource pour faire plaisir à mes voisins, qui dans le meilleur des cas me le rendront avec un délai qui peut être très préjudiciable ?

Parmi les facteurs qui vont peser sur ce choix : la gravité de la sécheresse, de la pénurie ou de la menace endurée. C'est ce que suggèrent les résultats que nous avons obtenus dans nos études : selon nos données, un danger modéré ne

Cette nouvelle vision des groupes permet de voir sous un angle nouveau la perspective de crises intenses d'accès aux ressources dans un contexte de bouleversement climatique.

sera peut-être pas suffisant pour stimuler la confiance sociale. Les comportements supportifs deviennent majoritaires quand la situation est désespérée. Tant que subsiste une possibilité de se soustraire à la menace, ils restent rares. C'est typiquement le contexte que nous connaissons aujourd'hui : la pénurie d'eau ne pointe le bout de son nez qu'épisodiquement, en été, dans certaines régions dont on parle alors dans les médias. Les incendies font peur, mais ne touchent pas tout le territoire. Chacun peut se dire « ce n'est pas pour moi » ou « on trouvera une solution technologique ». S'échapper peut même signifier pour certains, par rapport à la crise climatique, partir vivre sur une autre planète. Peu importe que ce projet soit irréalisable : le simple fait d'évoquer cette possibilité est en soi de nature à réduire la confiance sociale.

En revanche, lorsqu'on affronte directement la menace, quand on sait qu'il n'y a pas de plan B et qu'on est touché dans sa chair par les incendies, le manque d'eau ou la température irrespirable, alors il se pourrait que la confiance sociale resurgisse. C'est ce que nous allons en tout cas étudier dans les prochaines années.

Quel est l'intérêt de cette approche ? Le principal serait, à mon avis, de nous permettre de mettre en jeu les ressorts de la confiance sociale avec un temps d'avance, sans attendre d'être au pied du mur, comme une victime acculée au fond d'un couloir par un terroriste armé d'une kalachnikov. Un tel projet pourra contribuer à notre capacité de choix, en tant que société, devant des futurs possibles. Car c'est seulement en produisant des diagnostics clairs que des stratégies pour éviter le pire seront envisageables. Et si l'on se croise en 2043, j'espère que nous pourrions au moins nous saluer – et peut-être même nous entraider... ●

Bibliographie

L. Crocq, *Les Paniques collectives*, Odile Jacob, 2013.

G. Dezacache et al., *Nature and determinants of social actions during a mass shooting*, *Plos one*, 2021.

J. Drury, *The role of social identity processes in mass emergency behaviour: An integrative review*, *European review of social psychology*, 2018.

A. R. Mawson, *Understanding mass panic and other collective responses to threat and disaster*, *Psychiatry*, 2005.